

Le passé

Autor(en): **Krieg, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **10 (1858)**

PDF erstellt am: **16.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-684647>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

que je remplis aujourd'hui, pourra glaner à volonté et présenter une gerbe bien fournie.

Malgré ma promesse de ne pas amener les vivants sur la scène, vous me permettrez cependant de faire, pour la clôture de ma communication, une exception en faveur d'un homme qui, né et élevé dans les murs qui nous abritent d'une manière si hospitalière, a su conquérir une position éminente dans la capitale du monde civilisé. Il n'oublie pas son pays natal auquel il fait honneur et c'est aussi avec un légitime orgueil que nous le comptons parmi nos compatriotes.

POÉSIES.

LE PASSÉ.

A nos frères de Porrentruy. ()*

I.

Vingt ans ont fui dès lors. Aux genoux de mon père,
Enfant grave et rêveur suivant sa voix austère,
J'interrogeais des yeux son front noble et riant,
Et je disais : mon père, achevez cette histoire !
Parlez, parlez encor de ces vieux jours de gloire,
De mon pays que j'aime tant.

Puis il reprit : mon fils, ma joie et ma couronne,
Tu fais bien de l'aimer, ce pays que Dieu donne
Libre et rempli d'attraits à ceux qu'il veut bénir ;
Mais son histoire, enfant, est bizarre et changeante,
Tous les flots l'ont roulée au sein de la tourmente
Qui vient à peine de finir.

(*) Cette pièce a été composée le matin même de la séance du 5 octobre ;
de là plusieurs négligences. (A. K.)

Ton pays — ce n'est point ce sol rude et sauvage,
D'où quelques montagnards unis dans un autre âge
Expulsaient le tyran de leurs droits affamé.
Ce Jura qui t'enflamme, enfant qui balbutie
Comme un suave accord le beau nom d'Helvétie,
C'est de nos jours qu'il fut formé.

Lorsque le conquérant qui ravageait la terre,
Dont le talon foulait et rois et prolétaire —
Aigle, fut déchiré par des corbeaux jaloux ;
Tu n'étais pas encor — mais j'ai bonne mémoire,
De quelques vieux lambeaux arrachés à sa gloire
On fit notre pays — à nous !

Aime-la, ta patrie, elle est douce et riante ;
Elle a tous les attraits : lac à l'eau transparente,
Hauts monts qu'avec bonheur traverseront tes pas ;
Elle cultive en paix les champs qu'elle possède ;
Mais nous, cheveux blanchis, un regret nous obsède —
Ne te l'ai-je pas dit, tu ne me comprends pas.

Non, je ne compris pas ; mais dans l'adolescence
Quand mon père eut fermé les yeux à l'existence,
Recueilli brusquement auprès de ses ayeux,
J'ai sondé ses discours et compris sa parole.
On mit tous ces lambeaux sous un même symbole,
Histoire, usages, mœurs, souvenirs glorieux.

II.

Mais toi, vieux Porrentruy, dans cet hymen sans gloire,
Apportas comme dot une féconde histoire
Et tous les souvenirs de ton riche passé.
Nous étions sans éclat lors qu'on te voyait luire,
Et chez nous tout est neuf, qu'à ton front on peut lire
Les pages du temps effacé.

Dans ta belle campagne à nos yeux étendue,
Sur tous tes monuments quand je porte ma vue,
Tout m'instruit, tout redit d'une éloquente voix :
Respect pour ces côteaux, cette terre classique,
Où le Romain greffé sur le vieux tronc celtique
Se retrouvent tout à la fois.

Je pénètre en rêvant dans tes forêts de chênes ;
Leur ombre se remplit de clartés incertaines ,
Un saint frémissement de moi s'est emparé.
Je vois prendre une forme à tous ces rochers sombres ,
La solitude ici se peuple de mille ombres ,
Et le *cavalier noir* erre tout effaré.

Car voici la grande chasse,
Comme un tourbillon qui passe
Repété par les échos ,
Les cavales hennissantes
Et les meutes glapissantes
Glissent entre les rameaux.

Près de la Pierre-Percée
Une ronde cadencée
Commence au coup de minuit ;
Au feu qui sort de la terre
Le sanglier solitaire
Détale à travers la nuit.

De cette sombre clairière
Voici venir, ô mystère ,
Un peuple silencieux :
Un prêtre, à la robe blanche,
Portant une sainte branche
Du gui qu'il offre à ses Dieux.

Plus loin, plus loin, mes yeux, allez sur les collines ,
Comptez avec orgueil les rêveuses ruines ,
Castels grands ou petits, murs croulants ou debout ;
Sièges de grands seigneurs ou coupable repaire ,
Donjon noir et moussu suspendu comme une aire :
Témoins de ce passé qu'on retrouve partout.

Combien de fois, au fond de l'étroite vallée,
Le casque au cimier d'or tomba dans la mêlée ,
Et combien ce gazon recouvre de héros.
Et qui dira combien le chevalier poète ,
Quand l'astre de la nuit en éclairait le faite,
Modula de soupirs, tourné vers ses vitraux.

O tems de poésie, il fallut disparaître.
Les châteaux s'éroulaient, et pour ne plus renaître.
Mais dans la ville entraient des prélats belliqueux ;
Une cour s'installait dans ses fortes murailles ,
Porrentruy tressaillit au fond de ses entrailles —
Ses princes apportaient tant d'éclat avec eux !

Et le peuple assiégeait la haute cathédrale,
Et l'encens s'élevait en bleuâtre spirale
Quand l'évêque adoré bénissait le saint lieu :
Et, d'un bout du pays à l'autre, un peuple immense
Bénissait un régime empreint de la clémence
Digne d'un serviteur de Dieu.

Enfin, quand ces prélats, honneur de la contrée,
Virent sombrer un jour leur force vénérée
Sous le flot mugissant des révolutions ;
La ville commençait une phase nouvelle,
Une phase de gloire et toujours digne d'elle,
Et son bonheur sortit de ces commotions.

Alors ses nobles fils, pleins d'une ardeur guerrière,
Couraient, vaillants conscrits, sous la haute bannière
Que le grand empereur promenait en tous lieux.
L'Égypte a vu leurs os et l'Autriche a leur cendre,
Et les fleuves glacés du Nord ont vu répandre
Les flots de leur sang généreux.

Oui, les grands généraux du glorieux empire
Se recrutaient chez nous, partaient avec sourire,
La France, notre sœur, le reconnaît aussi.....
Et quand maint vétéran va rejoindre ses pères,
Vous dites en versant quelques larmes amères :
Son berceau se trouvait ici !

III.

Assez, ma lyre, assez. Que le passé sommeille !
Ils sont bien loin ces jours que son soupir éveille,
Frères de Porrentruy, courons vers l'avenir !
Nous pleurons le passé tout plein de poésie,
Du tableau de ces tems souvent l'âme est saisie —
Mais le bonheur présent vaut mieux qu'un souvenir.

Réfouss, châteaux, donjons, vieux témoins d'un autre âge,
Vous tenez parmi nous un sévère langage,
Vous instruirez encor nos arrière-neveux ;
Et pour vous rajeunir rajeunit la nature ,
Les bois vous couvrent d'ombre et le ruisseau murmure,
Et les saules plaintifs y baignent leurs cheveux.

Nous, nous couvons déjà de plus graves pensées.
Honneur à votre histoire, à vos gloires passées,
Mais des murs chaque année un pan s'écroulera :
Des Celtes et Romains, c'est le destin funeste ;
Qu'importe, o Porrentruy, si le meilleur te reste —
— L'union de tout le Jura. —

A. Krieg.



LES SAISONS.

Traduction d'une poésie d'Oehlenschläger. ()*

I.

N'aimeras-tu jamais ? — ai-je dit à Phillis,
En un jour de *printemps*, à ses côtés assis,
Tandis que du soleil la course commencée
Rougissait le feuillage humide de rosée.
— Non jamais, me dit-elle : un court instant il luit,
Puis, comme un rêve d'or, l'amour s'évanouit,
Et quand a disparu ce rayon de l'aurore,
Il en reste souvent un chagrin qui dévore.

II.

N'aimeras-tu jamais ? — ai-je dit à Phillis,
En un jour de *l'été*, sous l'ombre d'un taillis.

(*) Oehlenschläger, le poète national du Danemarck, est mort à Copenhague, lieu de sa naissance, le 21 janvier 1850, à l'âge de 72 ans. — Extrait d'une *Etude biographique et littéraire* par J. Le Fèvre-Deumier. Paris 1854. — De la Bibliothèque des chemins de fer.